

II

Alex

Un rayon de lumière traverse la fenêtre cassée et me réveille. L'aube s'est levée ; il est temps de sortir du lit. Je bouscule doucement Matthias qui ronchonne. Je le pousse plus fortement ; sa voix faiblarde me demande :

« C'est déjà l'heure de se lever ?

– Oui, on va s'entraîner !

– S'entraîner ? à quoi ?

– À s'défendre. Faut qu'on soit capable de s'protéger tous les deux et pour ça y'a pas trente-six solutions.

– Mais j'ai pas envie d'm'entraîner moi ! conteste-t-il.

– Pas l'choix. On aura pas autant d'chance avec eux la prochaine fois. Si on trouve de la bouffe et qu'ils voudront nous la piquer, on pourra leur montrer qu'on se laissera pas faire.

– D'accord », conclut-il après une longue hésitation.

Je lui apprends les bases d'un exercice enseigné par notre père quelques mois auparavant. Cela durcira nos corps.

Nous commençons par réaliser dix pompes et cinquante abdominaux. Je lui tends ensuite mon arme afin qu'il sache la manipuler. Je lui ai fabriqué une cible à l'aide de la planche pour qu'il tape dessus, en lui ayant expliqué comment procéder sans se blesser.

CORRODÉ – l'Enfant forcené

Une fois l'entraînement terminé, nous quittons les lieux. Si nous demeurons trop longtemps ici, Alex nous découvrira.

Les priorités de la journée consistent à trouver un peu de nourriture, une arme à Matthias et ne pas croiser Alex.

Nous cheminons les rues. Matthias se colle de nouveau à moi ; ma main gauche l'agrippe fermement. Les nombreux enfants alentour nous scrutent toujours aussi avidement qu'hier. Certains s'approchent d'une manière menaçante. La barre levée, je brave d'un ton froid et autoritaire :

« N'approchez-pas ! sinon j'vais vous frapper comme j'ai frappé Alex ! »

Ils hésitent et reculent. Telle une incantation protectrice, le simple son « Alex » les empêche de nous atteindre. Comme nous, ils le craignent.

Nous poursuivons en examinant chaque recoin afin de repérer une autre barre de fer, mais rien ne traîne...

Le paysage de jour est différent.

La haute tour carrée se révèle plus précisément. Elle paraît très fragile et sa noirceur a sûrement été peinte par de multiples incendies. Semblant instable, elle ne doit pas être habitée, excepté par des intrépides.

Les murs des maisons longeant les ruelles sont gris, tagués et tachetés de noir. Des fissures béantes exposent leurs briques morcelées. Les fenêtres sont brisées, les portes dégonnées et fracassées. Les toits rarement entiers dévoilent leurs poutres presque toutes carbonisées.

Des planches de bois calcinées parsèment le sol, souillé de déjections, de papiers moisissés et de bris de verre. Des taches de sang couvertes de mouches ajoutent une couleur

vive au bitume. Nous repoussons autant que possible les nuisibles désirant se poser sur nous.

Nos pas retentissent contre les façades, accompagnant le bourdonnement des insectes. Nous percevons à certains endroits des cris d'enfants battus, qui incluent de violentes notes à cette ballade. Par moments, des prénoms émis par les mégaphones interrompent la mélodie agressive.

Le soleil chaud accentue les odeurs émanant d'un mélange de goudron réchauffé, de pourriture et de vomis. Matthias a le haut-le-cœur la plupart du temps.

Pourtant la faim ne nous lâche pas et l'entraînement a puisé dans nos maigres ressources.

Nous traversons diverses ruelles sombres pour arriver à proximité d'une ancienne fabrique. En fouillant, je découvre un petit bâton de bois clouté que je remets à Matthias. Je cherche ensuite un indice qui permettrait de déceler une source de vivres. Je réfléchis et me rappelle du plan légué par le maire. En l'examinant, je repère l'emplacement d'un magasin.

Alerté par une multitude de pas rapides, je détourne mes yeux de la carte ; Matthias la détaille encore avec insouciance.

Des silhouettes s'approchent de la fabrique. J'agrippe la main de Matthias et nous nous dissimulons derrière une haute pile de palettes à la droite de la manufacture. Nous les guettons s'avancer près de l'usine. Recherchant frénétiquement quelque chose ou quelqu'un, ils scrutent consciencieusement les alentours.

Je reconnais la voix d'Alex s'exclamer :

« Eh p'tit merdeux ! t'as pas oublié, hein ? t'as pas oublié c'que tu m'as fait ? t'as été balancé ! J'sais qu't'es dans l'coin, on va t'trouver ! »

CORRODÉ – l'Enfant forcené

En agitant ses doigts, il indique à ses acolytes de chercher chacun de leur côté : ils finiront effectivement par nous découvrir.

La ruelle d'où nous venons est bloquée par la bande. Celle à notre gauche est accessible, mais trop éloignée ; Matthias ne me suivra pas assez vite. Je dois provoquer une diversion.

« Écoute frerot, j'ai une idée, t'as vu c'que j'regardais ? chuchoté-je.

– Oui, c'est le magasin.

– Bien, papa nous avait expliqué comment se servir d'une carte, regarde, j'te fais une marque pour te dire où on est et une autre pour te dire où on va.

– Pourquoi tu m'dis tout ça ?

– C'est pas l'moment. Fais d'ton mieux pour aller jusqu'au magasin. Pendant c'temps-là, j'vais les attirer vers moi. J'te suivrai, mais si j'suis pas derrière toi, continue d'courir et surtout t'arrête pas, on s'trouvera là-bas.

– Mais j'veux pas être séparé d'toi ! conteste-t-il.

– Chut ! on a pas l'choix, tu cours pas assez vite, mais si j'les arrête un peu, t'auras l'temps. Allez !

– Frangin ! »

Je révèle de l'index la sortie à Matthias, puis le pousse dans cette direction. Il détale et je le suis en clamant :

« Cours ! cours ! cours !

– Vous voilà, les deux frangins ! » tonne Alex fou de rage.

Il se rue sur nous accompagné de ses sbires.

Dès que Matthias gagne l'entrée de l'artère, je me retourne brusquement en le laissant poursuivre sa route. J'ai peur...

Très furieux, Alex se rue sur moi.

Je lui assène une attaque latérale en fermant mes paupières. Il arrête ma barre, l'arrache de mon emprise, la balance sur le goudron et me plaque sauvagement au mur.

Je distingue parfaitement ses cheveux châtain clair et sa figure ronde, presque en contact contre la mienne. Ses iris bleus me fixent agressivement, tandis que sa bouche épaisse lance féroce :

« Tu vas souffrir p'tit con ! »

Il me bouscule à terre. Je prends deux coups de pied au ventre et pleure de douleur. J'entrevois la ruelle salvatrice, constatant avec espoir que Matthias n'est pas resté. Les trois autres adolescents me brutalisent à leur tour. Je ne parviens pas à bouger. J'entends Alex :

« Quand j'en aurai fini avec toi, j'm'occuperai d'ton frangin !

– Non !

– Ta gueule ! »

Il lève son pied et s'apprête à me heurter la tête. Il braille soudainement.

Je remarque l'apparition d'un garçon vêtu d'un pull indigo et d'un pantalon beige.

Son visage rond, caractérisé par des yeux bruns, un petit nez et des lèvres fines, se délimite par des cheveux courts, noirs et jonchés d'épis.

C'est Matthias ! Il a planté son piquet dans le dos d'Alex.

Il ramasse ma barre et l'envoie à ma portée.

Je l'attrape fermement, tandis que les sbires tentent d'ôter délicatement le bâton clouté. Je me relève et les frappe vigoureusement aux jambes.

Je retire violemment l'arme du dos d'Alex afin de la remettre à Matthias. J'empoigne enfin sa main libre et nous fuyons les agresseurs.

Nous atteignons la rue de l'établissement convoité ; elle est dépourvue d'enfants. Nous pénétrons une de ses maisons en nous dissimulant sous une grande plaque de bois à moitié inclinée contre le mur. Je chuchote à Matthias :

« Merci pour tout à l'heure, frerot, grâce à toi, j'suis encore en vie.

– C'est pour te remercier d'hier soir, et puis, j'voulais pas finir tout seul...

– J'te comprends... »

Je subis un mal de ventre. La douleur s'intensifie, puis s'estompe avant de réapparaître. Matthias remarque mes spasmes et s'inquiète :

« Frangin ?

– J'ai un peu mal à cause des imbéciles, mais ça va s'calmer, comme pour toi.

– Moi dès le lendemain, j'avais pu mal du tout.

– Cool alors, j'ai pas longtemps à attendre », déduis-je en souriant.

Matthias renvoie mon sourire.

Des pas pressés résonnent contre les murs. Nous ne produisons aucun son et j'indique d'un signe à mon frère de demeurer en dessous de la planche.

Je m'empare d'un morceau de miroir à proximité de la cachette et m'approche de l'entrée de la vieille mesure. En fixant le verre, j'entrevois un instant mon visage fin, sale et fatigué, à la peau très pâle et aux yeux bruns cernés ; mes courts cheveux noirs sont ébouriffés.

J'incline le bris de glace de manière discrète afin d'examiner l'extérieur : ce sont les adolescents. Je me réfugie en vitesse derrière la porte cassée en espérant la fin rapide de cette menace.

Ils tracent sans s'arrêter comme les enfants d'hier. J'expire profondément et interpelle Matthias qui émerge de sous la plaque.

Il ne nous reste plus qu'à nous procurer de la nourriture au magasin juste à côté. Un écriteau rouillé est affiché sur le rideau de fer de l'enceinte.

« C'est pas vrai ! On a fait tout ça pour rien !

– Quoi ? c'est fermé frangin ?

– Oui... définitivement... C'est pas possible ! Y a que l'autre quartier d'la ville-foyer qui est alimenté en nourriture ? ah c'est du joli monsieur l'maire ! protéger les enfants du chaos... Pff, tu parles ! On s'croirait en prison ! Tout est pourri ici... »

La survie paraît impossible. Je désespère et m'affale au sol, observant les immondices gorgés de vers.

Je ressens de la chaleur au creux de ma main gauche, Matthias l'a saisie. Je lève alors ma tête en direction de la sienne, la contemple et me souviens instantanément de la promesse faite à ma mère. Je ne peux pas l'abandonner. Je lui affirme avec un air porteur d'espoir :

« Allez frérot ! on va trouver un moyen d'manger.

– D'accord frangin ! » confirme-t-il joyeusement.